

Liste des articles de presse

« Les Reines » de Normand Chaurette

Metteure en scène :
Zoé Reverdin

Tribune de Genève : « Six altesses en majesté »	2
Le Courrier - « Reines vertigineuses ».....	4
R.E.E.L. - « Les Reines shakespeariennes hantent le Grütli ».....	5
L'Agenda - « Le chant des six reines ».....	7
LEPROGRAMME.CH - « De la cruauté des reines »	8
l'Atelier Critique - « <i>Game of thrones</i> au féminin »	10
Le Temps - « Souveraines de la peine ».....	11



Tribune de Genève : « Six altesses en majesté »

Tribune de Genève – 23-24.04.2016

Katia Berger

**Tribune
de Genève**

28

Tribune de Genève | Samedi-dimanche 23-24 avril 2016

Arts et scènes

Six altesses en majesté

En hommage détourné au grand Will disparu il y a quatre siècles, Zoé Reverdin accouche «Les Reines» brûlantes du Québécois Normand Chaurette



Vénéneuse Elisabeth (Camille Giacobino), qui donna son nom à l'ère couvrant la seconde moitié du XVIe siècle britannique - autrement dit celle de Shakespeare... ISABELLE MEISTER

Katia Berger

En l'espace de quarante-huit heures, un Prince s'est tu, une souveraine a été bombardée nonagénaire et l'indétrônable empereur des lettres anglaises renaît pour la célébration du 400^e anniversaire de sa mort.

Beau timing, oui, pour la programmation au Grütli des *Reines*, acte d'émulation venimeuse que l'auteur québécois Normand Chaurette adresse depuis les années 1990 au Shakespeare scintillant sur l'époque élisabéthaine. On peut parier que l'auteur de la *Nuit des rois* préférerait l'hommage buissonnier à la déférente et unanime gémulation.

Honneurs aux dames

Ici, les rois restent tapis dans l'ombre. Chez Chaurette, intime de Will et tisserand de la langue quasi à son égal, ce sont exceptionnellement leurs dames qui ont les honneurs, exaltées encore par la danseuse, chorégraphe et metteuse en scène genevoise Zoé Reverdin, qui les accroche aux cieux, d'où les couronnes du pouvoir atter-

rissent sur les têtes. Les oubliées. Les intrigantes tirant sur les ficelles depuis les profondeurs de leur boudoir. Les nocives. Parleuses magnifiques.

N'allez pas une seconde croire leur âme bienveillante, sous les velours cramoisis de leurs robes. Elles se sont frottées de trop près aux difformités de la toute-puissance. Rodant dans les couloirs du château, cette nuit tempétueuse de janvier 1483, pendant qu'agonise Edouard IV, que rumine le terrible Richard III et que George croupit dans son cachot, elles ourdissent leurs perfidies rivales sur fond de cette guerre des Deux-Roses qui voit s'affronter les York et les Lancaster.

La reine consort Elisabeth Woodville, épouse de l'Edouard IV mourant, se cramponne à son siège éjectable en tentant de garder la mainmise sur ses deux bébés. Son aînée la duchesse d'York défend sa progéniture déchirée, composée du monarque moribond, du monstre Richard, du faible George et de la pauvre Anne Dexter dont elle a fait couper la langue et les mains. Cette dernière, mutilée pour avoir commis l'inceste avec son frère George, sort miraculeusement de son silence pour louer les

hauteurs vraies du sentiment amoureux. Isabelle Warwick, quant à elle, rêve du spectre pour son mari, le George en question qu'une rumeur donne désormais pour assassiné, et par conséquent du titre royal pour elle-même. Sa sœur Anne Warwick

«Six chattes hérissées, soufflant aux pieds du trône: ce sont les «bitches» de l'ère élisabéthaine...»

Zoé Reverdin Metteuse en scène

tremble à l'idée de son mariage imminent avec le futur souverain Richard III. Enfin, la reine Marguerite d'Anjou, mère du défunt prédécesseur Henri VI, retarde amèrement son exil depuis la destitution des Lancaster...

Que les recoins poussiéreux de ces anciennes dynasties ne rebutent en aucun cas! Normand Chaurette leur instille le suc d'une écriture aussi sensuelle qu'éléva-

trice, fauillée de répliques shakespériennes par Zoé Reverdin. Laquelle, à son tour, jette sur ces donjons obscurs un éclairage des plus luxurieux. Espaliers, cordages, trapèzes soutiennent ses comédiennes parées comme des modèles de peintures de la Renaissance ou les plantes carnivores d'un long-métrage de David Lynch - voire la *Virna Lisi* filmée par Patrice Chéreau dans *La Reine Margot*. Perruques échevelées sur faux crânes blafards. Grâce menaçante du port, serres crochues au bout des poignets mignons. Six chattes hérissées, soufflant aux pieds du trône, tandis qu'en coulisse râlent les accords de guitare tramés par Andrés Garcia. «Les *bitches* d'antan...», glisse subrepticement la maîtresse de cérémonie Zoé Reverdin.

Brochette indissociable

Pour enflammer ce tableau d'une féminité ombrageuse et complexe, on citera les actrices collectivement, sans spécifier le personnage qu'elles incarnent. Tellement leur brochette apparaît indissociable pour composer le grouillant portrait. Ne manquez donc les prestations ni de Pascale Vachoux, ni de Camille Giacobino, ni de Madeleine

Raykov, ni d'Olivia Csiky Trnka, ni encore d'Anna Pieri, ni enfin de Léa Pohlhammer.

Dans les airs ou au fond d'une trappe, successivement nobles ou déchues, alliées ou hostiles, elles n'accomplissent pas moins de trois exploits en un. Payer le respect dû à un William sans qui rien de ce qui se joue, au Grütli comme ailleurs, ne serait. Porter la voix d'un féminisme débarrassé de tout cliché contaminé par la bien-pensance: ce n'est pas négligeable. Et se transcender, simplement, pour offrir au public genevois une production théâtrale accomplie de bout en bout. Sans faille aucune, pour autant que le spectateur se montre prêt à une période d'errance, en début de spectacle, avant qu'il ne se repère dans les corridors de la monarchie d'Angleterre. Sauf à relire ses tableaux généalogiques, cette première séquence brumeuse ne lui permettra que mieux d'évoluer avec *Les Reines* de l'illusion fastueuse à l'empire illusoire. A la cour du Grütli, déguisé en fille, c'est Shakespeare qui revit.

Les Reines Théâtre du Grütli, jusqu'au 8 mai, 022 888 44 88, www.grutli.ch



Le Courrier - « Reines vertigineuses »

Le Courrier - 28.04.2016
Cécile Dalla Torre

12 | CULTURE



LE COURRIER
L'essentiel, autrement.

LE COURRIER
JEUDI 28 AVRIL 2016

Reines vertigineuses

GENÈVE • Six comédiennes naviguent dans les strates du pouvoir féminin en hommage à Shakespeare, sous l'impulsion de Zoé Reverdin.

CÉCILE DALLA TORRE

L'ambiance londonienne en ce 20 janvier 1483 est glaciale. La lumière perce à peine. Tout est sombre et noir dans ce donjon vide où les âmes maléfiques rôdent et les esprits serpentent au coucher du soleil. On entend des murmures et des rires sardoniques, les langues se délient et les bruits de cour fusent. Parfois, une des six silhouettes féminines des *Reines* déambule dans le couloir en fond de scène, le visage éclairé par la lueur d'une torche. Il y a aussi cette trappe qui se lève, laissant percer la chevelure blond platine d'une Reine Marguerite déchue (Pascale Vachoux) tentant de tirer son épingle du jeu comme elle peut. Elle préférera finalement l'exil aux manigances du palais.

Histoire avec un grand H

Fasciné par les femmes qui traversent *Richard III* de Shakespeare, qu'il a lui-même traduit, le dramaturge québécois Normand Chaurrette en a fait les héroïnes de sa pièce *Les Reines* (1991). Nous ne sommes donc pas dans l'une des œuvres phares de Shakespeare, mais dans une version tout autre qui s'en inspire, au féminin uniquement. Celle-ci est dénuée des personnages masculins qui font la force des grandes œuvres du dramaturge, dont on a fêté il y a quelques jours le quatre-centième anniversaire de la mort. Un anniversaire que le directeur du théâtre du Grütli, Frédéric Polier, a souhaité marquer d'une pierre blanche avec cette mise en scène de Zoé Reverdin. Il avait lui-même monté *Le Conte d'hiver* en début d'année, œuvre écrite par Shakespeare sur le tard.

Les six reines qui défilent sous nos yeux ne sont pas assises sur leur trône, mais perchées comme des oiseaux de nuit sur leur échelle droite pointant jusqu'au ciel. Dans sa longue robe pastel, Anne Warwick est prête à prendre son envol, bien qu'arrimée aux marches de son escabeau métallique. Son teint de porcelaine la rend fragile et douce, en vestale éthérée, sur le point d'épouser Richard et de régner sur l'Angleterre.

Elle semble pourtant loin des crimes et des convoitises de la couronne dans la candeur qui est la sienne. L'oval du visage



En Reine Elisabeth, Camille Giacobino incarne l'une des six reines. ISABELLE MEISTER

serti d'une tresse blonde, Anna Pieri habite le personnage avec grâce. Sa sœur Isabelle (Olivia Csiky Trnka) n'est quant à elle pas non plus la plus perfide de ces épouses, veuves et filles de roi inspirées par l'Histoire avec un grand H.

Sur une autre échelle, la comédienne Madeleine Raykov, prisonnière de ses cordes, fait vivre l'esprit et le corps de Richard lorsqu'elle s'enveloppe d'un blouson portant son prénom en grosses lettres capitales. S'en échappe une voix off caverneuse et métallique digne du monstrueux personnage prêt à assassiner ses neveux pour s'emparer du pouvoir une fois les autres obstacles éliminés. Mais elle incarne aussi et surtout Anne Dexter, la sœur de Richard, d'Edouard et de Georges, ce frère tant aimé avec qui elle aurait noué une relation incestueuse.

Si bien que cette jeune fille jadis silencieuse et muette, à qui sa mère la Duchesse d'York a fait couper les mains, est comme un oiseau en cage, pleine de mépris envers sa génitrice qui l'a répudiée. Mère nonagénaire de tous les rois mais

n'ayant jamais régné, la Duchesse est campée par Léa Pohlhammer, qui lui donne son allure altière. Sous sa chevelure rousse, Camille Giacobino insuffle pour sa part à la Reine Elisabeth – épouse du roi Edouard IV à l'agonie – la noble prestance d'une mère cherchant à épargner ses jumeaux de la folie de Richard.

Sens de l'espace

La metteuse en scène Zoé Reverdin, ancienne danseuse classique formée à Genève auprès de Béatrice Consuelo dans les rangs du Ballet Junior, a conféré à ces *Reines* un sens de l'espace et de la dynamique certain. Si ses actrices nous sèment parfois dans un écheveau généalogique et historique que l'on peine à démêler, elles portent avec ferveur la poésie du texte de Chaurrette, dramaturge phare au Québec. On ne manque pas de savourer ce monde qu'il reflète, «près de se résorber jusqu'à ne plus former qu'un point de dentelle infini»... I

Jusqu'au 8 mai, Théâtre du Grütli, Genève, rés. ☎ 022 88 44 88, www.grutil.ch



COMPAGNIE DU RHINOCÉROS

R.E.E.L. - « Les Reines shakespeariennes hantent le Grütli »



R.E.E.L. - 25.04.2016

Magali Bossi



Le samedi 23 avril marquait le 400^e anniversaire de la mort de William Shakespeare. Jusqu'au 8 mai, le Théâtre du Grütli propose Les Reines, écrit par Normand Chaurette et mis en scène par Zoé Reverdin : une réécriture féminine du drame shakespearien Richard III.

*Now is the winter of our discontent
Made glorious summer by this son of York;
And all the clouds that lour'd upon our house
In the deep bosom of the ocean buried.^[1]*

1483, Angleterre. À Londres, le roi Edouard IV se meurt. Premier souverain issu de la maison d'York (branche cadette de la dynastie Plantagenêt), il agonise dans la douleur – une lente mort, aussi implacable et imprévisible que les rivalités qui déchirent son royaume. Dans l'ombre, Richard, son benjamin, attend son heure : bossu dévoré de jalousie, il compte bien s'ouvrir un chemin sanglant jusqu'au trône, intrigant pour éliminer sans pitié parents, femmes, enfants...

Cet argument est, grossièrement, celui de la pièce de William Shakespeare, The Tragedy of Richard : les rois s'y écharpent dans l'allégresse, les frères sont enfermés dans la Tour de Londres, les femmes séduites sous des prétextes politiquement douteux... Prise dans le tourbillon de la Guerre des Deux-Roses^[2], l'Angleterre craint pour son trône.

Chez Shakespeare, la place d'honneur est donc réservée aux rois... et c'est un tout autre point de vue que nous donne Normand Chaurette, dramaturge québécois, avec Les Reines.

Dans une Londres prisonnière de la neige, les femmes (re)prennent la parole : maîtresses de l'échiquier théâtral, elles poussent hors des cases noires et blanches leurs royaux époux, frères, prétendants – ennemis. Dans les couloirs sombres des châteaux, leurs robes murmurent sans bruit : elles hantent les antichambres, s'adressent de faux sourires, des piques acerbes cachées dans des œillades faussement sincères... Douairière, mère, répudiée, exilée, prétendante, mariée, régnante : toutes rêvent de puissance et, dans la tempête qui emprisonne Londres, ourdissent complots et stratagèmes. S'emparant des échos du Richard III shakespearien, Les Reines affirme sur les planches la place des héroïnes de l'ombre, qui jouent avec le texte des rois et moquent leurs prétentions. Dans une folie excentrique, proche de l'inaction vaine.

Car si les reines rêvent de puissance, elles sont incapables d'agir : cantonnées à l'espace cloisonné du château, elles tentent d'influer sur le cours du destin... et leurs actes fantasmés, leurs actes espérés, ardemment désirés, se transforment en actes manqués. Leurs noms se mêlent dans la Fatalité qui les réunira au final toutes : Elisabeth, Marguerite, Anne Warwick, Isabelle, la Duchesse d'York, Anne Dexter... L'Histoire déjoue leurs ambitions et seule Anne Warwick tirera son épingle du jeu : se laissant séduire par le difforme Richard (qui, dans la foulée, a assassiné son père et son mari), elle deviendra finalement reine – pour un temps.

Jouant habilement avec les codes de la pièce shakespearienne et les événements historiques de la Guerre des Deux-Roses, Les Reines de Normand Chaurette a, d'un point de vue purement diégétique, de quoi dérouter le spectateur... s'il est peu familier des subtilités de succession anglaise – ce qui est malheureusement mon cas. La plume de Chaurette virevolte entre sous-entendus étranges, explications vagues, allusions déguisées, remarques acerbes et piques historiques : surfant sur les Richard III réel et shakespearien, passant de l'un à l'autre dans un rythme effréné, elle empêche parfois de saisir les tenants et aboutissants de



l'intrigue. Mais au final, est-ce si grave ? Dans l'atmosphère délétère d'un palais prisonnier des vents, le spectateur, novice en jeux politiques, se retrouve aussi démuné que les reines – incapable d'agir car impuissant à prévoir les revirements kaléidoscopiques des complots de couloirs...

À ce texte d'une rare complexité s'ajoute la mise en scène audacieuse de Zoé Reverdin. Évoluant au plus près du texte, cette chorégraphe et metteuse en scène donne aux Reines une étrange atmosphère qui met mal à l'aise : entre légèreté et enfermement, poésie et jalousie, rêves d'amour et assassinats sanglants... Sous sa direction, les reines errent dans les chambres, disparaissent dans les trappes de la cave, là où est enfermé le malheureux Georges, prince muet et exilé, encore vivant peut-être – peut-être pas. Elles portent chandeliers, poupons, valises, globe terrestre, perruques ; elles dansent, crient, virevoltent, éclatent en rires hystériques, en colères hyperboliques. Mieux encore, dans un décor qui vacille entre château anglais et salle de torture démoniaque, elles se balancent du haut d'échelles démesurées... ou dans des cages suspendues. Dans la mise en scène de Zoé Reverdin, Les Reines dérange et soulève le voile de la folie avec une pléthore de signes (accessoires, voix off, bruitages, projections, musiques, costumes, trappes, échelles, cage, etc.) qui frisent la nausée. Quoi de mieux pour mimer l'enfermement oisif qui rôde dans les couloirs du pouvoir ?

Du texte au décor, du jeu des actrices à la mise en scène, tout est créé pour emporter le spectateur dans un questionnement sans fin : qui est bon ? qui est mauvais ? qui est mort ou qui va mourir ? qui obtiendra la couronne... et qui en sera dépossédé ? Mieux que certaines séries américaines, Les Reines thématise les affres du pouvoir qui séduit et dépossède de tout : espérance, amour, avenir.

Le tableau qui se tisse laisse peu de place à des moments apaisés – sauf peut-être avec le personnage d'Anne Dexter : sœur de Richard, d'Edouard IV et de Georges, elle est la princesse déniée, celle que l'on a répudiée pour l'enfermer à jamais dans la cage du plus haut donjon. Amputée des deux mains, elle tend des moignons pansés aux reines qui, en contre-bas, s'écharpent pour le pouvoir. Elle veut exister, Anne, elle veut savoir qui elle est. Elle veut que sa mère cesse de nier son existence... elle ne veut plus être punie pour une faute qu'elle a commise : celle d'aimer trop son frère, Georges, de rire avec lui, de vouloir être avec lui. Et dans sa cage, lorsqu'elle évoque le sourire de Georges, ce prince enfermé dans la cave et qui ne parlera plus jamais, son regard s'illumine d'un amour qu'on juge interdit – mais qui dépasse les stériles affrontements des reines.

Alors, on oublie pour un temps les jalousies des reines et on se prend à rêver que l'histoire finira bien. Mais l'histoire est l'Histoire et le destin, s'il n'est pas toujours écrit d'avance, n'en est pas moins implacable.

Magali Bossi

Les Reines, De Normand Charette
Mise en scène de Zoé Reverdin
Jusqu'au 8 mai au Théâtre du Grütli - www.grutli.ch
Photographie : ©Isabelle Meister

[1] William Shakespeare, The Tragedy of Richard the Third, 1591 ou 1592.

[2] Série de guerres civiles opposants les maisons royales de Lancastre et d'York, et liées aux problèmes de succession pour le trône. Débutant en 1455, elle prendra fin avec la mort de Richard III et l'avènement des Tudor.



L'Agenda - « Le chant des six reines »

L'Agenda - 03.2016
Marie-Sophie Péclard

THÉÂTRE

Londres, le 20 janvier 1483. Le roi Édouard est à l'agonie, et son frère Richard III comploté contre tous ceux qui menacent son accession au trône. Recluses dans une tour entourée par la neige, six femmes, épouses, mères et sœurs de ces rois assistent de loin à cette nuit sanglante. Ce sont "Les Reines", texte de Normand Chaurette mis en scène par Zoé Reverdin pour le théâtre du Grütli. Rencontre avec la metteuse en scène.

Texte et propos recueillis par Marie-Sophie Péclard | Photo: Isabelle Meister

C'est en traduisant le "Richard III" de Shakespeare que l'auteur canadien Normand Chaurette s'est trouvé fasciné par ces reines. Derrière chaque grand homme se cache une femme, entend-on souvent. L'étoffe des rois serait ainsi tissée par des mains silencieuses et féminines, ces "femmes de l'ombre" dont l'histoire et la littérature sont jalonnées. Le texte de Chaurette prend le contre-pied de cette idée: les femmes qu'il met en scène n'ont que peu de prises sur les événements et leurs manœuvres secrètes sont souvent réduites à néant, leur conférant une forme de passivité. Consciente de cette dimension, Zoé Reverdin a voulu s'en détacher: "Cela m'a plus intéressée de comparer ces reines à une Angela Merkel, Michelle Obama ou Margaret Thatcher. Peut-être parce que je me sens moins proche de cette passivité." Le point commun entre toutes ces femmes, c'est l'ambition. Elevées pour régner, elles n'ont plus le choix de désirer autre chose que le pouvoir, quitte à oublier les autres

dimensions de la vie: l'amour, la maternité, les relations: "Pour les mères, leurs enfants leur étaient retirés très tôt et elles ne les élevaient pas. Elles devaient adhérer à l'étiquette, avaient beaucoup de responsabilités, étaient toujours dans le paraître. Elles ont dû sentir qu'elles perdaient une part de leur féminité". La pièce ouvre cependant une autre voie, représentée par le personnage d'Anne Dexter. Fille mal aimée, Anne Dexter est la seule à ne pas mentir, et la seule à être véritablement capable d'amour. Contrepoin à la cacophonie des ambitions de ses consœurs, elle rappelle l'importance de vivre dans le moment. Pour la metteuse en scène, les enjeux qui se nouent dans cette conversation pourraient très bien être masculins, et la pièce est moins sur les femmes qu'une critique du pouvoir et de l'ambition, d'une société trop attachée au matérialisme. "Le pouvoir a mille identités mais est très au centre de l'actualité et de l'humain en général. Je n'ai

pas de solution, mais je suis convaincue qu'il prend beaucoup trop de place dans nos sociétés, au détriment d'une forme de spiritualité et de sensibilité. Pour le pouvoir, on pardonne beaucoup de choses qu'on ne devrait pas pardonner. C'est quelque chose que j'ai toujours combattu, je n'ai jamais voulu m'élever, si ce n'est intérieurement". Le texte ayant été écrit en 1990, Zoé Reverdin a eu l'occasion d'échanger avec Normand Chaurette qui s'est révélé enthousiasmé par le projet. "J'ai toujours beaucoup de respect par rapport à l'auteur des textes, même si je prends des libertés. Mais ce texte est écrit de manière à laisser beaucoup d'espace à celui qui le lit". Elle a par exemple voulu insérer dans la pièce des extraits de Shakespeare, afin que les deux textes, les deux époques se fassent écho. Pour représenter l'ascension ou la chute des reines, Zoé Reverdin a tiré profit de la hauteur des plafonds du Grütli et imaginé un décor en échelles sur lesquelles se déplacent les comédiennes. Un vrai défi technique et physique pour les filles qui évoluent dans un décor mobile et habillé de lumière. Une distribution complètement féminine, une réflexion sur le pouvoir et et une mise en scène exigeante: "Les Reines" sont prêtes à nous séduire du 19 avril au 5 mai au Théâtre du Grütli.



Le chant des six reines

LEPROGRAMME.CH - « De la cruauté des reines »

LEPROGRAMME.CH - 04.2016

Alexandre Budde



1483, la couronne d'Angleterre vit l'apogée de son déclin



Zoé Reverdin © M. Vanappelghem

Avec *Les Reines* (1991), Normand Chaurette est le premier auteur québécois à avoir été produit à la Comédie-Française, en 1997. Cette pièce donne la parole à six femmes de pouvoir, celles du Richard III de Shakespeare, à qui l'auteur redonne vie avec les outils d'aujourd'hui. Ici, les rois sont tenus loin de l'échiquier, et avec eux leurs tristes manigances. Place aux reines qui, blafardes et revêches, hantent les couloirs des châteaux dans le bruissement ténu de leurs royales parures. Le souverain Edouard agonise, Londres est sous la neige et les Reines rêvent de puissance. Née en 1969, Zoé Reverdin signe un parcours de chorégraphe et de metteuse en scène au plus près des textes avec notamment *Le Funambule de Genêt* (2009), *En attendant Godot de Beckett* (1998) ou encore *Un tramway nommé désir* de Tennessee Williams, pièce créée en 2015 au Théâtre de l'Orangerie. Interview.

Où avez-vous découvert cette pièce de Normand Chaurette ?

En 2007, au théâtre de l'Usine de Genève, jouée par les comédiennes de la Compagnie RDH, dont Léa Polhammer retrouve la distribution aujourd'hui. Cette pièce m'avait beaucoup impressionnée par la poésie du texte et par les riches métaphores de cette critique du pouvoir qui en montre tout le ridicule. C'est suite à l'anniversaire des 400 ans de la mort de Shakespeare que cette pièce est revenue au-devant de mes envies de mise en scène. J'ai alors contacté par courriel Normand Chaurette avec qui j'ai eu un échange fort sympathique.

Pour ce spectacle, vous avez collaboré avec l'artiste plastique Francesca Reyes-Cortorreal, dont les œuvres seront exposées dans le Foyer du sous-sol pendant la durée du spectacle. Quel rôle a-t-elle eu dans la mise en scène ?

Francesca Reyes-Cortorreal est une amie de longue date qui intervient dans tous mes projets. Elle apporte son regard d'artiste plastique, mais surtout un avis extérieur au monde du théâtre. Dans cette même logique, nous avons fait venir plusieurs personnes d'horizons très différents durant la création de cette pièce, afin de recueillir leurs impressions et vérifier la lisibilité de l'histoire. Nous avons veillé à ce que cette pièce, qui par ses références historiques et sa langue poétique en font un objet magnifique, soit accessible au quidam.

Et celui de la chorégraphe que vous êtes également ?

La musicalité coule dans mes veines depuis 40 ans et compose toutes mes conceptions sans que j'y prenne réellement garde. Si les années nonante ont vu naître des mises en scène à la frontière entre le théâtre et la danse, notamment avec Romeo Castellucci, je dirais que je retrouve la musicalité de la chorégraphie dans l'écriture théâtrale, et qui plus est dans une pièce poétique comme celle-ci, mais on est loin de la chorégraphie à proprement parler. La pièce comporte cependant un passage dansé sur une composition musicale magnifique d'Andrés Garcia qui s'inscrit dans la lignée des compositeurs contemporains comme Goldfrapp : lyrique et actuelle à la fois, la musique d'Andrés Garcia mélange l'orgue et le clavecin au vent qui traverse la tour de Londres en cet hiver 1483. De la chorégraphe, je pense qu'il subsiste également une dimension de la physicalité, par exemple dans le choix des comédiennes (Léa Polhammer, Pascale Vachoux, Camille Giacobino, Olivia Csiky Trnka, Anna Pieri et Madeleine Piguet Raykov), pour lesquelles je me suis attachée à trouver une réelle densité à travers le rapport du corps et l'esprit du personnage qu'elles allaient incarner.



Dans quel univers avez-vous choisi de replacer ces six figures historiques féminines de l'Angleterre du 15ème siècle ?

Ces femmes sont mères, filles, sœurs ou femmes de rois de l'histoire du Royaume-Uni. Cette facette historique donne du poids aux personnages qui ont traversé les âges pour arriver en 1991 sous la plume de Chaurette. L'auteur, qui traduisait Richard III à ce moment-là, a été fasciné par ces reines à qui il a eu envie de redonner vie en utilisant des outils du XXème siècle comme la psychologie, le surréalisme ou l'évolution de la poésie et de la prose, offrant une parole nouvelle à ces femmes mythiques. Pour les costumes, nous avons choisi de nous référer à ceux de de l'époque élisabéthaine, tout en les traitant de manière décalée et contemporaine, mettant également en évidence la dimension burlesque de ces femmes décadentes qui évoluent dans un milieu



abusif de vouloir et de pouvoir.

Jusqu'à ces femmes de rois absents sont-elles prêtes à aller dans la course à la couronne ?

Assez loin, dans la perfidie ! A l'image des femmes de pouvoir d'aujourd'hui, la pièce montre l'influence énorme qu'elles ont sur les hommes et comment elles l'exploitent ou, pour certaines, la subissent. Leurs actes démontrent comment, dans une peur latente, cette attente interminable que le destin se fasse, voit se succéder moments de désespoir et d'emphase dans le cœur de ces six femmes âgées de 12 à 100 ans. Leur histoire trouve également une résonance dans le célibat qu'adoptent les femmes carriéristes d'aujourd'hui, qui choisissent le carcan social plutôt que devenir mère. Pourtant toutes ces femmes vont avoir un funeste destin dans la pièce, la plus chanceuse sera celle qui aura su aller dans l'émotion et habiter la vérité avec lucidité dans cette sombre fin du Moyen-Age où l'Angleterre vit l'apogée de son déclin.

Propos recueillis par Alexandra Budde



l'Atelier Critique - «Game of thrones au féminin»

l'Atelier Critique - 04.05.2016

Emilie Roch



« Etes-vous la reine d'Angleterre ? », demande la reine Elisabeth à deux reprises à Isabelle, fille du comte de Warwick, lorsque celle-ci tarde à lui obéir. « Non » ne peut qu'admettre la jeune noble à contrecœur. « Pas encore », ajoute-t-elle la seconde fois, après l'annonce de la mort du roi. Telle est l'ambiance qui règne au château royal londonien, un soir d'hiver de l'an 1483, et sur la scène du Grütli ces jours-ci. Les Reines met en scène les émois de six femmes, concernées plus ou moins directement par la couronne anglaise, pendant et après l'agonie du roi Edouard IV.

Zoé Reverdin, également danseuse et chorégraphe, met en scène *Les Reines* de Normand Chaurette, première pièce québécoise produite par la Comédie Française en 1997, qui reprend les thèmes de *Henri VI* et *Richard III* de Shakespeare mais n'en conserve que les personnages féminins. Il y a les sœurs Warwick, Anne (Anna Pieri) et Isabelle (Olivia Csiky Trnka), blondes, vêtues à l'identique d'une robe rose et d'une grande manche rouge. Chacune d'elles est courtisée par l'un des frères du roi et s'imaginent déjà sur le trône.

Il y a aussi la très vieille duchesse d'York (Léa Pohlhammer), mère de ces nobles messieurs, qui a fait couper les mains de sa propre fille pour la punir de l'amour incestueux qu'elle et son frère se portent. Depuis la plateforme suspendue qu'elle ne quittera pas, Anne Dexter (Madeleine Raykov), en haillons, brise le silence qui lui a été imposé pour s'adresser à cette mère qui ne l'a jamais aimée. Il y a finalement la reine Elisabeth (Camille Giacobino), dont le règne s'arrête à l'annonce de la mort de son mari et dont la folie naissante menace de s'aggraver suite à l'enlèvement de ses enfants par la reine douairière Marguerite (Pascale Vachoux).

Parmi ces six femmes, certaines ont régné, d'autres règneront, d'autres encore ne règneront jamais, mais aucune ne sort indemne de la proximité avec le pouvoir. Dans la mise en scène de Zoé Reverdin, celui-ci est symbolisé par la chevelure des protagonistes : abondante et flamboyante est celle de la reine Elisabeth jusqu'à la mort du roi, où elle enlève sa perruque pour se retrouver chauve. Chaque femme qui voit ses espoirs de règne s'envoler renonce également à ses cheveux, atout de séduction devenu inutile.

La scénographie tout en verticalité suggère que l'ascension peut être aussi fulgurante que la chute. Les jeunes sœurs Warwick, prétendantes à la couronne, se plaisent à évoluer dans les hauteurs des échelles, mais la réalité de leur condition les force souvent à disparaître dans les entrepôts du château par les différentes trappes présentes sur scène. C'est finalement Anne Warwick qui est couronnée reine par son union avec Richard III, tandis que la grande couronne noire et brillante en suspension s'abat sur elle et l'encercler, ce qui n'augure rien de bon pour son règne à venir.

Les Reines traite moins du thème de la condition féminine aristocratique au XV^e siècle que des déviances liées à la soif de pouvoir, déchaînée par la vacance du trône. Un scénario à la « Game of thrones », mais en version plus aléatoire, où la prétendante à la couronne n'a pas de bataille à remporter, mais seulement à espérer et à attendre une union favorable. En effet, aussi ambitieuses et prêtes à tout qu'elles puissent être, ces six femmes n'ont que peu d'emprise sur leur destin, qui dépend de mariages qu'elles ne choisissent pas ainsi que de la longévité de leurs époux et enfants.

Malgré des performances d'actrices irréprochables, une scénographie et une mise en scène très réussies, le spectateur peut se sentir tenu à l'écart de cette pièce, qui demande un gros effort de compréhension de la généalogie complexe des maisons d'York et de Lancaster. De plus, il se révèle difficile de ressentir de l'empathie pour ces femmes avides, aigries, cruelles, rendues folles au contact du pouvoir, si ce n'est peut-être pour Anne Dexter, la seule à se tenir à l'écart de la course au trône, brisée par sa propre mère pour avoir aimé la mauvaise personne. Toutefois, *Les Reines* ont sans doute de quoi plaire aux amoureux des vers shakespeariens, que Zoé Reverdin a parsemé ça et là au sein du texte de Normand Chaurette.



LE TEMPS

Le Temps - « Souveraines de la peine »

Le Temps - 25.04.2016 -
Marie-Pierre Genecand



Au Théâtre du Grütli, à Genève, Zoé Reverdin donne la parole aux reines qui gravitent dans l'ombre de Richard III. L'idée est jolie, le résultat convaincant à moitié.

On vient de fêter les quatre cents ans de la mort de Shakespeare. Mort, le grand Wil? On croit rêver. Partout, le dramaturge continue à démontrer que l'homme est complexe et que seuls les fous approchent la vérité. Plus fort encore: même quand il n'est pas à l'affiche, le maître anglais œuvre en creux. Ainsi en va-t-il des «Reines», texte du Québécois Normand Chaurette écrit en contrepoint à «Richard III». Au Théâtre du Grütli, à Genève, elles sont six, des familles Lancastre et York, à se maudire et se provoquer dans l'ombre du tyran contrefait.

Donner la parole aux femmes. L'idée est jolie. Et montre qu'en matière de course au pouvoir, les ambitieuses n'ont rien à envier aux hommes. Anne et Isabelle Warwick sont jeunes et belles (Ana Pieri et Olivia Csiky Trnka): elles comptent sur leur mariage pour régner. Marguerite d'Anjou (Pascale Vachoux) pleure son exil forcé. La Duchesse d'York, centenaire, (magnifique Léa Polhammer) exhibe son déni comme la couronne qu'elle n'aura jamais: jadis, elle a renié sa fille, Anne Dexter (Madeleine Raykov), coupable d'une trop grande proximité avec son frère Edouard. Et lorsqu'elle la retrouve, mutilée, elle continue à l'ignorer. Il y a Elisabeth enfin (Camille Giacobino), reine fofolle et bientôt mère orpheline...

L'écheveau est compliqué. On prend d'ailleurs un long moment pour le démêler. Le décor par contre est directement évocateur des enfers qui grondent et des sommets visés. Les sœurs Warwick virevoltent dans les airs, gonflées de désir. Les autres errent au sol, déjà abattues par la destinée. C'est bien? L'esthétique est insolite, même si elle rappelle les univers rock-baroque des années quatre-vingt. Le texte, poétique et prématurément vieilli – il date de 1991 –, manque d'accroches. On aimerait aimer, car les six comédiennes émeuvent par leur solidarité et Zoé Reverdin est une metteur en scène de caractère. Mais le spectacle peine à s'imposer.